

3924 St. Denis : L'Express
(à revoir)

— Salut.

— Salut. Ton copain n'est pas encore arrivé. Ça fait au moins une semaine que je ne le vois pas.

— Il est en Italie.

— Chanceux. De l'autre côté du comptoir, il y a une place.

— Merci.

Il n'avait jamais aimé ce chef de salle qui te parlait en regardant ailleurs : vers la porte pour choisir la phrase d'accueil pour les nouveaux clients ((*Bonsoir, avez-vous une réservation?*)) ou pour les habitués ((*Salut. Dans quelques minutes il y a une table qui se libère* ou *Il y a une place au comptoir*));; vers la table où le serveur n'avait jamais desservi assez vite. Seul le petit gérant au visage de vieux bulldog était plus antipathique que lui.

Quelques contorsions et quelques pardons et le voilà à l'autre extrémité du comptoir. Pas un visage connu. Il est vingt-trois heures trente, l'heure où, le bruit de fond est encore acceptable et les regards, tous pareils, viennent de franchir le seuil d'une fraternité fugace. Les yeux tendres se trempent dans une humeur tiède et observent le nouveau venu sans la malignité des dix heures. Le rire amorti signale que le bord de la confrontation hargneuse est encore loin et que la peur du commensal est déjà au-delà du promontoire. C'est le moment de l'attente. Une atmosphère gluante enveloppe des corps incapables de dépasser les cinq centimètres qui les séparent de l'autre, mais qui rêvent d'une fusion pour l'éternité. Trop d'orgies caressées dans les livres pour en deviner la présence.

On jase.

— Tranquille, ce soir.

— Ouais, pas beaucoup d'monde.

Une entrée en matière obligatoire. Maintenant elle devrait lui dire que l'autre soir il y avait tellement...

— L'autre soir, il y avait tellement de gens, qu'il était impossible d'entrer. Les jeudis. Je n'aime pas les jeudis.

Le jeudi est le jour des secrétaires et des professeurs. Ils viennent de Longueuil, Laval, Brossard, Outremont... elle non ; elle travaille certainement à Radio Can et habite dans le Vieux ou au Carré. Il ne dit bien sûr pas qu'il est prof.

— Jeudi, j'ai fini très tard de préparer un texte et je me suis dit « Pourquoi pas un Brouilly à L'Express ? »

— Pour moi les jeudis montréalais ont été une drôle de découverte. Une habitude complètement inconnue dans mon pays d'origine. Pas mal : au fond, c'est un moyen de raccourcir la semaine de travail.

Lui aussi a franchi les deux étapes rituelles des conversations au bar. La première ponctuée de « Ouais » prononcés avec un accent très québécois pour lui permettre d'éviter l'inévitable grippage dû à son accent étranger qui provoque un refus ou une acceptation trop enthousiaste (ce qui est exactement la même chose) ; la deuxième lui permet de glisser un mot d'amour pour Montréal avec la morsure d'une critique affectueuse pour se rendre moins mielleux et pour étudier son camarade de solitude.

— D'où venez-vous ? Non, ne me le dites pas. Espagnol ?

— Non.

— Italien ?

— Oui.

— D'où ? J'aime beaucoup l'Italie. Umbria, Toscana, Assisi, Siena. Êtes-vous du sud ou du nord ?

— De Trieste, près de la frontière yougoslave.

Il dit souvent qu'il vient de Trieste même s'il n'y est jamais allé.

— Trieste ? Ça me dit quelque chose... C'était qui ? Pound ? Eliot ? N'y a-t-il pas un écrivain anglophone qui a habité à Trieste au début du siècle ?

Voilà une belle occasion pour tester (ou se moquer ?) de sa compagne de solitude.

— Je ne sais pas. Mais... oui je crois que Guillaumin a passé quelques mois dans la maison d'un écrivain irlandais. Oui, Yeats ou Becket ? Ou Blok ? Ça doit être Blok. Oui, oui, je crois qu'il a écrit son poème *Les treize* à Trieste.

Il exagère, n'est-ce pas ? Quand on dit de telles pitreries, on cache toujours quelque chose. Mais, quoi ? Qui sait.

— Je ne connais pas la Yougoslavie, mais ça doit être très ennuyant. Les pays de l'Est, moi, je les imagine plats et gris... je parle des gens, bien sûr... mais le paysage aussi.

Pour lui indiquer son désaccord, il baisse légèrement la tête et se concentre sur les dents de la fourchette que la serviette ne se soucie pas de cacher. Il n'a aucune envie de commencer une discussion sur l'Est et le communisme et Solidarnosc et Woytila et...

Courbée sur son bol de frites, de temps à autre, elle étudie la faune perdue dans le miroir.

— Voilà vos frites, monsieur, un autre rouge ?

— Oui, merci.

Il ingurgite des frites molles et humides comme les pensées qui, adolescent, l'enveloppaient dans certains l'après-midi trop chauds de juillet.

— Pas mal ces patates !

— Oui, mais je préfère celles de McDonald's. Elles sont moins grasses et plus croustillantes.

Une provocation qui marche toujours dans les milieux 70 000 \$-après-impôts-un-livre-par-mois (Préférentiellement chez un petit éditeur qui trouve toujours des petits bijoux).

— MacDonald's ! T'as ce courage-là. Ça c'est pas. Ce ne sont pas des patates. De la farine pressée, artificielles même forme et saveur partout dans le monde.

Avant d'afficher un faux sourire, il laisse traîner cette grimace espiègle qui joue souvent avec ses lèvres lorsqu'une phrase se détache, nette, propre, géométrique et sans frottement telle une boule de billard dans son cerveau transformé en simple spectateur. Il aurait aimé lui dire qu'après qu'on a goûté aux frites dans le saindoux de sa grand-mère... mais il ne le fait pas. Il n'a pas envie d'entendre « C'était d'autres temps, ma grand-mère aussi... »

Il aurait aimé lui montrer comment le passage au « tu » avait été élicité par ce mot « McDonald's » si négativement chargé chez ceux qu'on appelait, autrefois, petits bourgeois. Une phrase se faufile dans ses pensées sans avoir la maladresse d'aller en bouche « McDonald's déclenche le « tu » aussi chez celles qui seraient fidèles au « vous » jusqu'au médius dans le c...

McDonald's the american trigger for commonness. Et dans la phrase c'est « médius » et non « con » qui est au centre ((Contrairement à ce que tout mâle mal structuré pourrait penser)). *Pollice, indice, medio, anulare et mignolo* : pour tout enfant italien de deux ans les noms des doigts de la main sont sûrs comme l'amour maternel : il en est tellement sûr que quelque mois plus tard il peut leur donner des sobriquets avec l'assurance que son medio sera toujours « medio ». En français, non. Cette nomination, tellement simple dans sa langue maternelle, était compliquée : c'était « médium » pour André, « majeur » pour Sylvie, « médius » pour Francine... Voilà donc que « médius » carambole sur « majeur » et « médium » pour frapper la bande comme « moyen » ((traduction littérale de l'italien)). Pour freiner... pour ne pas... il fixe son visage rond, aux yeux bleus et au front énorme mis en relief par des cheveux blonds tirés en arrière et se terminant dans une longue natte qui caresse l'entrée des seins après s'être reposés sur l'épaule gauche : un doux visage de paysanne russe. Elle doit avoir des ancêtres ukrainiens. ((pourquoi pense-t-il cela ? Comme ça.))

Un visage complémentaire de celui de la serveuse qui s'agite nerveuse et, tout en contrôlant les clients à l'autre bout du comptoir, demande pour la quatrième fois si tout va bien.

Elle (la compagne de frites) s'appelle Maude et travaille comme chercheuse à Radio can. Elle connaît très bien R. B., mais elle n'est jamais sortie avec lui. Ce « jamais » est accompagné par un regard tristement fier qui signifie « Je n'ai pas couché avec lui même si c'est un type très intéressant et pas parce qu'il ne me l'a pas proposé plusieurs fois, mais parce qu'il croit que nous sommes toutes des nanas prêtes à se faire sauter par des mecs avec un peu de pouvoir. Moi, je ne suis pas de ce genre-là. » Un bon exemple de mélange de frustration et de peur causée par une différence de statut que la société démocratique valorise, mais se refuse d'institutionnaliser (sic!).

Pendant une demi-heure nous alternons un échange civil d'informations sur notre vie avec des frottements des regards et des longs silences, intentionnellement pensifs — de ma part.

— Dans ta façon de chercher les mots, lui dit-elle, tu me rappelles Herzenstube.

— Qui ?

— Oui... le travail qui prend le dessus. Depuis quelques mois j'agace bien de mes amies avec me référence à Dostoïevski. Aux frères Karamazov.

— Un de mes romans préférés. Mais je n'ai aucun souvenir de Herztu...

— Herzenstube. Le docteur... un personnage sans importance que je connais parce qu'on vient de finir une adaptation pour la télé. Ce sera une adaptation qui fera couler beaucoup d'encre. Très loin de l'adaptation de la RAI. L'as-tu vue ?

— Oui et je l'avais aimée.

— Moi je la trouve plate, seule l'interprétation d'Ivan par Orsini se sauve. Nous, avec R. B., nous sommes en train de préparer une bombe : René fait une lecture complètement nouvelle du roman :: le thème du père est mis en sourdine pour un thème plus actuel :: un réseau de rapports humains dans lequel des individus blessés prennent le contrôle et emmènent les autres. Il enlève à Dostoïevski cette force sauvage trop hollywoodienne et récupère une texture plus fine, plus proche de la sensibilité de notre époque. L'idée maîtresse étant que les personnages forts sont les faibles et que tout se joue dans des rapports transversaux...

— Je crois que tu m'as perdu. Veux-tu dire qu'on sacrifie Dostoïevski sur l'autel de la médiocrité.

Il commençait à être saoul. De paroles, de silences, de regards, de vin. Et comme tous les saouls il filtrait et amplifiait en fonction des éruptions internes et donc une observatrice impartiale aurait sans doute dit qu'il disait n'importe quoi. Mais, heureusement, dans la vie il n'y a pas d'observatrices impartiales et si je me laissais aller aux formules comme Enzo saoul, je dirais que

ce sont les observatrices impartiales qui sont partiales. Je vais donc essayer de rendre la confusion d'idées et la profusion de mots entre ces deux âmes seules au but du comptoir à côté des cuisines de L'Express le 11 juin 1985 à minuit moins 5.

Début de la confusion

Dans sa prémisses D. dit que son héros est Aliocha...

Quatre ans de différence entre les trois frères...

Père higoumène...

L'histoire de Von Shon se répète avec Jean Daniélou L'épectase est, chez les chrétiens, une tension et un progrès de l'homme vers Dieu. Cela désigne aussi, dans un sens familier, le décès pendant l'orgasme...

Pas d'orgasme sans orgasme

Et le plaisir, ne se touche pas

Fin

— On s'en va ?

— Oui. Attends-moi, je vais faire pipi.

— Je peux t'accompagner ?

— Non, mon cher, lui dit-elle en lui passant une main dans les cheveux.

Elle se dirige vers les toilettes, son énorme sac blanc sous le bras. Lorsque le sac disparaît derrière la porte, il se dirige vers la sortie avec une allure plus stable qu'il ne l'eût imaginé.

Quand il arrive à la porte, une main lui serre le bras :

— Mieux seul que mal accompagné. Je te regarde depuis un bon moment et tu n'as pas l'air de t'amuser. C'était Robert, plus saoul que lui. Elle est hystérique. Une conne. Laisse là.

« Après ce qu'il vient de dire, je ne peux pas m'en aller. » pensa-t-il en faisant demi-tour.

Il entendit Robert dire au chef de salle : « Il a ses choses, mieux le laisser tranquille. »

— Où es-tu allé ? Pendant un instant j'ai pensé que tu étais parti à l'anglaise.

— Je suis allé saluer mon ami Robert.

— C'est ton ami ?

— Plus ou moins.

— J'espère moins, car il est un gros con.

Il n'a pas envie de discuter. Parfois il est con, comme il y a un instant, il est vrai. Mais entre les deux il y a sans doute un problème de con.

— J'ai une idée.

— On sort et tu m'expliques ton idée en marchant.

— Non, c'est un jeu qu'il faut faire ici... Garçon, deux verres...

Elle fouille dans le sac d'où elle extrait un cahier.

— Mon cahier des rêves... une page blanche... Nous allons écrire alternativement des mots. Tu verras, on créera un texte intéressant.

— Je connais... le jeu surréaliste, allons-y

— Commence, un stylo rouge pour toi... noir le mien... non, je commence

((Je vais rendre le rouge avec des petites capitales))

les croquer TES HUBLOTS SAIGNANTS COMME UNE INFINITÉ DE NARINES ENRHUMÉE PUISQUE dans la passoire DE TA VIEILLE ÂME, veuillent mes amours que LE FLEUVE DE TA NUIT ME refuse. AURAS-TU les croquements rouges lors d'une attente VAINES POUR ENFIN ME REJOINDRE là où je t'espère ? TON SEXE ABRUTI prêche la bonne parole que MES MAUVAISES INTENTIONS ISSUES DE TON POSTMODERNISME OUTREMONTAIS ne savent engloutir. LES CHÂTAIGNES DE TES YEUX miroitent dans l'ornière de se miroir SANS FUTUR

— Fantastique ! Je l'aime beaucoup. Un autre verre ?

— Non, merci. On s'en va.

Robert est toujours là. Il leur demande de prendre un verre avec lui. Enzo dit que non. Maude hésite et elle regarde Enzo puis Robert puis Enzo puis Robert. Ses yeux cherchent des yeux de compagnie.

— Je vous laisse. Demain je dois me lever tôt. Salut Robert. À la prochaine Maude. Et il s'en va heureux de sortir d'une atmosphère trop gluante même pour un sentimental comme lui. Robert demain lui dira qu'il a baisé la conne et Maude dira à son amie Esther qu'elle a rencontré un Italien beau parleur, mais mauvais baiseur. Vive le Québec ivre.

Air. Air.

Air pur.

Il marche vers Duluth. Une fille avec une jupe blanche attend devant l'Académie. Duluth... blanche... Anne... une sacrée belle femme comme disait son frère : de grands yeux automnaux et un sourire timide dans un visage doux que des longs cheveux noirs et troubles ne pouvaient pas durcir.

Des images fraîches.

C'était en mai ou juin de l'année dernière. Il faisait très chaud et Anne était habillée en Blanc — une jupe longue et fraîche. Ils s'étaient rencontrés chez R. où elle suivait des cours de violoncelle. Quand il arriva chez R. la bouteille de Frascati était vide et ils faisaient des plans pour leur voyage en Europe l'année prochaine pour le tricentenaire de Bach. Pendant que R. se préparait, Renzo et Anne parlèrent assez négligemment de leurs drames : elle est indécise entre deux amants et lui dont la femme venait d'en choisir un autre se sentait seul comme un rat. Dans les phrases d'Anne, il y avait une continuité qui pouvait être due au vin ou à une douceur foncière lui permettant de glisser d'un argument à l'autre sans frivolité. Ses passages élégants et aisés des pures nuits sahariennes aux dîners chez Trudeau, de la phénoménologie aux maladies des peupliers ou des lettres de Saint Paul aux Marquis de Sade n'énervaient pas, car la mélancolie du regard, le sourire ouvert, les mains dansantes créaient un pont magiquement suspendu sur lequel même les esprits les plus grossiers pouvaient s'engager sans crainte.

— On attend R. en bas comme ça je fume ma première cigarette de la soirée. Et puis, sans trop lever la voix, R. on t'attend en bas. On y va ?

— Allons-y.

Sur la dernière marche de l'escalier, elle s'arrête, lève les bras au ciel et en écartant légèrement les jambes : « J'aime, j'aime le vent. »

Elle reste quelques secondes dans cette posture de défi. Sculpturale. Enhardi par l'excitation et ému par la beauté, j'effleure de mes lèvres les aisselles tendues.

— Ce vent me donne envie de pisser.

Elle se tourne brusquement, passe son bras autour de la taille d'Enzo et tourne sur ses talons hauts comme une patineuse :

— Regarde s'il n'y a personne qui arrive. Je vais le faire ici. Elle lui passe son énorme sac blanc, ouvre ses jambes, soulève légèrement la jupe, s'accroupit, regarde Renzo et lentement le visage espiègle devient ((presque au ralenti)) sérieux, iconoclaste ; l'étonnement de Renzo mue en désir. Le bruit du pipi est étonnement fort. Comme celui des vaches. Il se voit à Trunelina. Une bouffée de solitude l'envahit. Seul comme à Trunelina.

— Passe-moi un Kleenex.

— J'en ai pas.

— Regarde dans mon sac.

Un étui à cigarettes, un pair de culotte...

— Passe-moi les culottes aussi. Si quand je rentre mon mari fait le con... Non, garde-les un instant.

Elle s'essuie en poussant se fesse de façon exagérée. Elle fait un pas en avant, appuie une main, sur son épaule, lève une jambe.

— Première jambe... attention au talon... tu trembles mon petit...

Elle change d'appui.

— Deuxième... merci... remonte-les... non... tu as l'air de ne pas savoir quoi faire

D'un coup de maître, elle fait glisser les culottes jusqu'à la fin du monde

— Le voilà... On va à L'Express. Je vous offre une bouteille de brouilly... à chacun son bras.

— Merci, je viens d'en sortir

— Viens ! ça me fait plaisir.

— Je ne peux vraiment pas.

— R. a mon numéro, ciao

— Ciao

— Salut R.